



HAL
open science

Des computistes au travail sous Agobard

Pierre Chambert-Protat

► **To cite this version:**

Pierre Chambert-Protat. Des computistes au travail sous Agobard : Pour une “archéologie” de la vie intellectuelle dans le Lyon carolingien. François Bougard; Alexis Charansonnet; Marie-Céline Isaïa. Lyon dans l’Europe carolingienne. Autour d’Agobard (816–840), 36, Brepols, pp.93-117, 2019, Haut Moyen Âge, 978-2-503-58235-1. 10.1484/M.HAMA-EB.5.117005 . halshs-01631469

HAL Id: halshs-01631469

<https://shs.hal.science/halshs-01631469>

Submitted on 25 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des computistes au travail sous Agobard

Pour une archéologie de la vie intellectuelle dans le Lyon carolingien

Pierre CHAMBERT-PROTAT
École française de Rome

Une des particularités du Lyon d'Agobard est la quantité exceptionnelle de documents de première main que nous en conservons : plus d'une centaine de manuscrits sont déjà identifiés qui ont appartenu à la bibliothèque de la cathédrale de Lyon à cette époque¹. Cette documentation constitue une espèce particulière de « terrain archéologique », dont la « fouille » nous renseigne sur le milieu et la vie intellectuels lyonnais de l'époque.

Le fameux recueil Roma, Biblioteca Vallicelliana, E. 26 + Paris, BNF, lat. 8680 (orig. Lyon, 814 ; désormais « l'E. 26 ») est particulièrement emblématique à cet égard². Emblématique parce qu'il a été produit à la cathédrale de Lyon au moment où Leidrat se retirait au profit d'Agobard ; et parce que, dans les décennies qui suivirent, des Lyonnais y ont enregistré des événements marquants de leur existence, publics ou privés : aucun autre document de ce genre n'est connu pour le Lyon carolingien. Ces *Annales Lugdunenses*, nom bien pompeux pour

¹ Cet article a beaucoup bénéficié des relectures et conseils d'Anne-Marie Turcan-Verkerk, de Cyril Courrier, et surtout de Camille Gerzaguët. C'est par ma propre impéritie qu'il laisse certaines questions en suspens.

² Le seul recensement systématique à ce jour est celui de Célestin Charlier, « Les manuscrits personnels de Florus de Lyon et son activité littéraire », dans *Mélanges Emmanuel Podechard. Études de sciences religieuses offertes pour son éméritat au doyen honoraire de la faculté de théologie de Lyon*, Lyon, 1945, p. 71-84, spécialement p. 83-84 (réimpr. dans *Revue bénédictine*, 119/2 « Florus de Lyon » [2009], p. 252-267), qui compte cent manuscrits. Il faudrait la corriger et la compléter de beaucoup de manuscrits, grâce aux travaux des chercheurs floriens postérieurs (spécialement Klaus Zechiel-Eckes, Anne-Marie Turcan-Verkerk et Louis Holtz) dont plusieurs seront mentionnés dans cette étude, ainsi que de Bernhard Bischoff, *Katalog der festländischen Handschriften des neunten Jahrhunderts (mit Ausnahme der wisigotischen)*, 4 t., Wiesbaden, 1998-2017.

³ L'identification du fragment parisien est due à Anne-Marie Turcan-Verkerk, « Florus de Lyon et le manuscrit Roma Bibl. Vallicelliana, E 26. Notes marginales... », dans P. Lardet (dir.), *La tradition vive. Mélanges d'histoire des textes en l'honneur de Louis Holtz*, Paris, 2003 (Bibliologia, 20), p. 307-316. Voyez aussi, en particulier sur l'histoire du manuscrit à la période moderne, D. Paniagua, « Sul MS. Roma, Bibl. Vallicelliana, E 26 e sulla trasmissione manoscritta di Polemo Silvio : un nuovo testimone (poziore) per due sezioni del *Laterculus* », dans *Revue d'histoire des textes*, 11, 2016, p. 163-180. Le manuscrit de la Vallicelliana, numérisé, peut être consulté sur la Bibliothèque virtuelle des manuscrits médiévaux de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, <http://bvmm.irht.cnrs.fr/consult/consult.php?reproductionId=18430>. Le microfilm du fragment parisien a été numérisé et publié dans Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10034475m>.

un document très bref et très informel, consistent en quelques notes autobiographiques et annalistiques portées en marge d'un *cyclus paschalis*, à la hauteur des années 769, 782, 792, 804, 816, 840, et 841.

Je ne reviens pas ici sur ce document³. Je ne crois pas qu'on ait tout dit à son sujet ; mais comme il a été très discuté dans les trois cent trente années qui nous séparent de sa première édition⁴, les questions qui demeurent ne peuvent être renouvelées qu'à la faveur d'une étude historiographique et, surtout, d'une analyse nouvelle du document original recourant aux techniques récentes de l'image numérique. Je me contente de rappeler deux faits indubitables : ces notes sont de plusieurs mains ; l'une d'elles appartient au diacre Florus (*floruit ca. 825-855*).

Pour l'instant, je voudrais surtout élargir la « fouille » du manuscrit qui nous les livre, et souligner ainsi l'importance du contexte dans lequel s'inscrivent ces notes : on verra que leur contexte matériel, c'est-à-dire l'E. 26 lui-même, jette une lumière particulière sur le contexte intellectuel de leur production. En effet les *Annales Lugdunenses* ne sont pas un phénomène isolé dans l'E. 26 : après sa production proprement dite, en 814 d'après la datation interne des textes, beaucoup de mains de la première moitié du IX^e siècle ont profité des blancs et des marges du manuscrit pour enrichir son contenu. De nombreux endroits portent ainsi les traces de l'activité intense dont il a été le théâtre, pendant une période qui doit correspondre grossièrement au pontificat d'Agobard.

Ainsi dans le calendrier/sanctoral, situé en bonne place à l'entrée du manuscrit (f. 3r-8v), plusieurs personnes ont ajouté des entrées nombreuses : les « couches » successives d'information apparaissent sans ambiguïté par les différences des mains, et par la nécessité où l'on s'est trouvé, à plusieurs reprises, de tirer des traits ou d'écrire en lignes ascendantes, pour contourner les notes portées précédemment⁵. Ailleurs (f. 41r-43r) l'E. 26 contient une série de tables de multiplication, conclue initialement par un tableau indiquant les valeurs numériques des lettres grecques : un espace resté vierge dans l'angle extérieur et inférieur du feuillet a permis d'ajouter, dans un second temps, une nouvelle table de multiplication. La stratification est d'autant plus visible que le copiste initial utilisait une encre de rubrication bleue – phénomène propre à Lyon à cette époque –, tandis que celui qui a porté la nouvelle table a utilisé le rouge ordinaire. Mais on relèvera surtout, parmi les travaux les plus remarquables, ceux qui furent entrepris sur le premier *annus magnus* du *cyclus paschalis*.

Description du contexte matériel

En tant que recueil de textes et d'instruments de comput et de chronologie, l'E. 26 consacre cinquante-six pages à ce long tableau à double entrée qui indique, pour chaque année, les données calendaires de base et la date de Pâques (f. 10r-37v). Ce *cyclus paschalis* se compose de deux *annus magni*, cycles de cinq cent trente-deux ans au terme desquels la concordance des

³ On consultera encore l'édition de G. H. Pertz, MGH SS I (1826), p. 110 ; à compléter avec les remarques d'A.-M. Turcan-Verkerk, « Florus de Lyon », cité n. 2, même si les questions d'attribution ne me paraissent pas toutes définitivement tranchées.

⁴ J. Mabillon et M. Germain, *Iter italicum litterarium*, Paris, 1687, p. 68.

⁵ Fernand Peloux, qui étudie la circulation des traditions hagiographiques wisigothiques et que je remercie vivement pour ses remarques, montre dans sa contribution au présent volume la place de ce document singulier en regard des martyrologes de l'Anonyme lyonnais et de Florus.

calendriers solaire et lunaire recommence à l'identique – et avec elle la date de Pâques dans le calendrier julien. Le premier *annus magnus* court de l'année [zéro] (une année sans numéro qui précède l'année numérotée 1) à l'année 531 (f. 10r-23v) ; et le second de 532 à 1063 (f. 24r-37v).

Dans le second *annus magnus*, les clercs de la cathédrale de Lyon au IX^e siècle trouvaient donc *ipso facto* la liste des années qu'ils étaient en train de vivre, et c'est ce qui les a poussés à porter en marge les fameuses *Annales Lugdunenses* (f. 30r, 30v, 31r et 32r). Mais une autre série de notes, qui n'a pas encore été signalée à ma connaissance, ponctue le premier *annus magnus*. À l'époque déjà, les années de cette liste appartenaient à l'histoire ancienne : aussi ces notes sont-elles tout-à-fait différentes. Elles sont de deux mains, dont aucune n'est celle de Florus ; en outre, une seule des deux mains appartient à l'auteur des notes, tandis que l'autre les a seulement retranscrites.

(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)	(9)
SEPTIMUS DECIMUS CICLUS.								
	ANNI DNI	IN DIC	EPAC TAE	CON CUR	XIIII £ PASC		DOM PAS	LŪ DOM
B	dcccxxxvi.	xiii.	nulle.	vi.	no ap.	iiii.	v id ap.	l xviii.
	dcccxxxvii.	xv.	xi.	vii.	viii. k ap.	i.	k ap.	xxi.
	dcccxxxviii.	i.	xxii.	i.	id ap.	vii.	xviii. k m.	xv.
	dcccxxxviii.	ii.	iii.	ii.	iiii. no ap.	iiii.	viii. id ap.	xviii.
B	dcccxl.	iii.	xiii.	iiii.	xi. k ap.	ii.	v. k ap.	xx.
	dcccxli.	iiii.	xxv.	v.	iiii. id ap.	i.	xv. k m.	xxi.
	dcccxlii.	v.	vi.	vi.	iii. k ap.	v.	iiii. no ap.	xvii.
	dcccxliii.	vi.	xvii.	vii.	xiiii. k m.	iiii.	x. k m.	xviii.
B	dcccxliv.	vii.	xxviii.	ii.	vii. id ap.	ii.	id ap.	xx.
	dcccxlv.	viii.	viii.	iii.	vi. k ap.	vi.	iiii. k ap.	xvi.
	dcccxlvi.	viii.	xx.	iiii.	xvii. k m.	v.	xiiii. k m.	xvii.
	dcccxlvii.	x.	i.	v.	pr. no ap.	ii.	iiii. id ap.	xx.
B	dcccxlviii.	xi.	xii.	vii.	viii. k ap.	vii.	viii. k ap.	xv.
	dcccxlviii.	xii.	xxiii.	i.	pr. id ap.	vi.	xviii. k m.	xvi.
	dccl.	xiii.	iiii.	ii.	k ap.	iii.	viii. id ap.	xviii.
	dccli.	xiiii.	xv.	iii.	xii. k ap.	vii.	xi. k ap.	xv.
B	dccli.	xv.	xxvi.	v.	v. id ap.	vii.	iiii. id ap.	xv.
	dccli.	i.	vii.	vi.	iiii. k ap.	iiii.	iiii. no ap.	xviii.
	dccli.	ii.	xviii.	vii.	xv. k m.	iii.	x. k m.	xviii.

Fig. 1: Données calendaires et dates de Pâques pour les années 836-854, d'après Roma, B.Valllicell., E.26, f.32r

Pourquoi retranscrites ? C'est qu'à l'origine, l'E. 26 ne présentait pas exactement de la même façon les deux *annus magni*. Dans le second, le tableau présentait d'emblée neuf colonnes de données (voyez la fig. 1, où j'ai retranscrit les données de l'E. 26 pour le cycle décennal de 836-854) : le millésime depuis l'Incarnation (col. 2) avec l'indication des années bissextiles à gauche (1), puis l'indiction (3), puis l'épacte, c'est-à-dire l'âge de la lune au 1^{er} janvier (4).

puis le jour de la semaine au 1^{er} janvier (5). Viennent ensuite la date de la lune pascale (6), puis le jour de la semaine où tombe cette lune (7), puis le dimanche suivant qui est le dimanche de Pâques (8), et enfin l'âge de la lune à Pâques (9). Aujourd'hui le tableau du premier *annus magnus* comporte les mêmes neuf colonnes ; mais à l'origine, lorsque l'E. 26 a été copié en 814, il présentait seulement les six premières : les trois dernières colonnes n'ont été rajoutées que dans un second temps. Cela se voit clairement à la différence de module et de main, mais surtout à cause des notes dont nous parlons.

En effet, sur chaque feuillet qu'il a annoté, notre annotateur avait porté ses notes dans l'espace qui était resté libre sur la droite de la page, à droite de la colonne 6. Aussi lorsqu'on a voulu, plus tard, ajouter dans cet espace libre les colonnes 7 à 9, ses notes étaient dans le chemin : il a fallu les gratter... Mais on a pris bien soin de les sauvegarder d'abord, en les transcrivant dans la marge de gauche chaque fois que c'était nécessaire et possible.

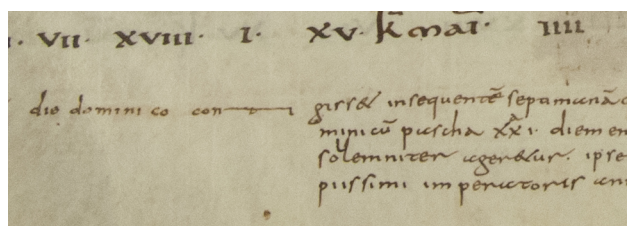


Fig.2: «Raccord» entre le début de la note n°8, transcrit dans la marge de gauche (... *die dominico conti-*), et la partie finale laissée intacte sur la droite (*-gisset in sequentem*): Roma, B. Vallicell., E26, f.19v. Le feuillet entier est reproduit *infra*, fig.3.

Outre les traces de grattage, parfaitement visibles sur le manuscrit, le fait se voit particulièrement lorsque la transcription n'était pas nécessaire ou pas possible. Elle n'était pas nécessaire lorsque la note originale s'étendait dans la marge inférieure du feuillet : comme les nouvelles colonnes de données n'avaient pas besoin d'y descendre, on a laissé en place cette partie de la note originale, et transposé à gauche seulement la partie vouée à disparaître, quitte à faire un « raccord » peu discret mais efficace (cf. celui de la note n° 8, fig. 2 et 3 ; la note 12 est également concernée). Et elle n'était pas possible lorsque l'annotateur avait annoté un feuillet recto : sur ces pages-là, la col. 1 du tableau serrait de trop près la pliure du feuillet, de sorte qu'il n'y avait aucun espace à gauche pour transcrire les notes originales portées à droite. Dans tous ces cas, on a alors préféré conserver les notes originales intactes ; on a inséré de force le chiffre de la férie (col. 7) dans le peu d'espace disponible, et l'on a tout bonnement renoncé à ajouter les données des colonnes 8 et 9 (cf. les notes n° 9 et 10, f. 20r, fig. 4 ; la note n° 5 est dans le même cas).

Toutes ces démarches sont intéressantes d'abord parce que les trois colonnes de droite, qui établissent la date du dimanche de Pâques, ne servent à rien. Avec ses six premières colonnes, le tableau contient déjà tous les éléments qui permettent à un computiste exercé de déterminer le dimanche de Pâques. En outre, celui qui a ajouté ces trois colonnes n'avait pas l'intention de déterminer quand on devrait fêter Pâques à l'avenir, puisque toutes les années concernées sont passées, et bien passées. Et enfin, le premier *annus magnus* commence avant l'année 1, et ses premières décennies ont bel et bien été complétées avec les colonnes de droite, comme la suite du tableau : or d'un point de vue strictement historique, il est un peu

étrange de calculer la date du dimanche commémorant la Résurrection du Christ pour les années où le Christ était vivant...

Ce travail n'avait donc aucune visée pratique, et il trahit surtout un esprit de système : on a voulu alimenter l'E. 26 avec des données systématiques, avec une préoccupation avant tout calculatoire. En même temps, on n'a pas voulu sacrifier les annotations antérieures à ces données systématiques : bien au contraire, quand le manque d'espace sur la page contraignait à choisir, on a préféré les notes anciennes aux données nouvelles. Ces notes étaient donc entourées d'une considération certaine, et l'intention de les sauvegarder est manifeste. Achevons cette entreprise en les livrant enfin à la presse.

Les notes

Dans la transcription suivante, j'ai donné un numéro d'ordre à chaque note en précisant, en chiffres arabes, le millésime *ab Incarnatione Christi* (AD) de l'année annotée⁶. J'ai ensuite reporté (entre crochets obliques) les données du *cyclus paschalis* de l'E. 26 pour cette année, en numérotant les neuf colonnes pour plus de commodité (les cols. 1, 8 et 9 peuvent être vides). Enfin, dans l'édition des notes elles-mêmes, j'ai porté en italique les parties transcrites par la seconde main, et en romain les parties originales.

[1] 28 AD (¹ B | ² XXVIII. | ³ I. | ⁴ VIII. | ⁵ III. | ⁶ VI. KAL APL | ⁷ VII. | ⁸ V. KAL APL | ⁹ XV.)

Hunc annu(m) primu(m) ponit in ciclo suo Victor<i>us in quo fuer(unt) duo Gemini cons(ules)⁷, qui e(st) xv an(n)us Tiberii.

[2] 31 AD (² XXXI. | ³ III. | ⁴ XII. | ⁵ VII. | ⁶ VIII. KAL APL | ⁷ VII. | ⁸ VIII. KAL APL. | ⁹ XV.)

In isto an(no) passio Saluatoris in aliquibus chronicis [cronicis a.c.] annotatur.

[3] 69 AD (² LXVIII. | ³ XII. | ⁴ XII. | ⁵ VI. | ⁶ VIII. KAL APL | ⁷ VI. | ⁸ VII. KAL APL | ⁹ XVI.)

In isto an(no) Hierosolimorum subuersio sub Vespasiano.

[4] 292 AD (¹ B | ² CCXCII. | ³ X. | ⁴ XVII. | ⁵ V. | ⁶ XIII. KAL MAI | ⁷ II. | ⁸ VIII. KAL MAI | ⁹ XX.)

De hoc pascha dic(it) Protherus, q(uo)d VII k. ma. fuerit celebratu(m), l(una) XXI p(ro)pterea quia XIII lun(a) p(ro)uenit in die dominica XIII k. mai., sed apud nos II fer(ia) inuenitur lun(a) XIII et pasch(a) VIII k. ma. lu(na) XX et dic(it) hunc annu(m) tertiu(m) e(ss)e Diocletiani imperii⁸.

[5] 308 AD (¹ B | ² CCCVIII. | ³ XI. | ⁴ XIII. | ⁵ III. | ⁶ XI. KAL APL. | ⁷ II.)

Nono decimo anno Dioclitiani mense martio in dieb(us) pasch(a)e eccl(esi)ae subuerse sunt persecutione nona.

⁶ Les folios sur lesquels se lisent les notes sont fonction de ce millésime : notes n^{os} 1 et 2, f. 10v ; n^o 3, f. 11v ; n^o 4, f. 17v ; n^o 5, f. 18r ; n^{os} 6, 7 et 8, f. 19v ; n^{os} 9 et 10, f. 20r ; n^{os} 11 et 12, f. 21v ; n^o 13, f. 23v. Les f. 19v–20r et 23v–24r sont reproduits en annexe (figs. 3–6).

⁷ Cf. Victorius Aquitanus, *Cyclus paschalis*, ad ann. I, éd. B. Krusch, *Studien zur Christlich-Mittelalterlichen Chronologie : Die Entstehung unserer heutigen Zeitrechnung*, Berlin, 1938, p. 27.

⁸ Cf. Proterius Alexandrinus, *Epistola paschalis*, § 4, éd. B. Krusch, *Studien zur Christlich-Mittelalterlichen Chronologie : Der 84jährige Ostercyclus und seine Quellen*, Leipzig, 1880, p. 273, l. 13 – p. 274, l. 1.

- [6] 365 AD {² CCCLXV· |³ VIII· |⁴ XIII· |⁵ V· |⁶ XI· KAL APL |⁷ III· |⁸ XVI· KAL APL |⁹ XVIII· }
- Iste e(st) XVII^{mus} an(nus) Constantii imp(erato)ris quando Antonius monachus moritur. Tunc Cesarauguste Petrus orator insignis habetur.*
- [7] 373 AD {² CCCLXXIII· |³ I· |⁴ XII· |⁵ I· |⁶ VIII· KAL APL |⁷ I· |⁸ PRD KAL APL |⁹ XXI· }
- Iste e(st) LXXXVIII<I>^{m(u)s} an(nus) a Diocletiano [sic !] imperio quando superstite beate memori(a)e Atanasio episcopo, cum XIII^a lu(na) pasc(ha) XXVIII^{mo} die m(en)sis faminot id(est) VIII<I> k. ap. die prouenisse, translatu(m) e(st) pasc(ha), in subsequente(m) dom(ini)c(u)m v^o die m(en)sis parmuthi hoc e(st) II k. ap.⁹ Ipse est primus an(n)us imp(erato)rii impiissimi Iuliani.*
- [8] 377 AD {² CCCLXXVII· |³ V· |⁴ XXVI· |⁵ VI· |⁶ V· ID APL |⁷ I· |⁸ XVI· KAL MAI |⁹ XXI· }
- Iste est XCIII an(nu)s a Diocletiano [sic !] imperio quando XIII lun(a) pasc(halis) cum XIII^{mo} die mensis parmuthi qui est v id. ap. die dominico contigisset in sequente(m) septimana(m) dilatio facta e(st). Ita ut dominicu(m) pascha XXI^a die mensis parmuthi q(u)i e(st) XVI k. ma. sollempniter [solempniter a.c.] ageretur¹⁰. Ipse e(st) t(er)tius Valentiniani piissimi imperatoris annus. Superstite sancto Athanasio [Atanasio a.c.].*
- [9] 389 AD {² CCCLXXXVIII· |³ II· |⁴ VIII· |⁵ VII· |⁶ VI· KAL APL |⁷ III· }
- Iste e(st) annus XIII consulatus ei(us) VI et Valentiniani iterum a XV anno, Tiberii, CCCLI annus.*
- [10] 392 AD {¹ B |² CCCXCII· |³ V· |⁴ XII· |⁵ III· |⁶ VIII· KAL APL· |⁷ III· }
- In isto anno Theofilus ep(iscopu)s pasch(a) sui sumpsit exordio pasch(a) s(an)c(tu)m faciens quinto k. apl. luna octaua X.*
- [11] 444 AD {¹ B |² CCCXLIII· |³ XII· |⁴ XVII· |⁵ VI· |⁶ XIII· KAL MAI |⁷ III· |⁸ VIII· KAL MAI |⁹ XVIII· }
- De hoc pasc(ha) dic(it) P(ro)the<rus> VIII k. mai. celebratu(m) fuisse, et XIII^{mam} lun(am) fuisse tertia fer(ia) septimane centesimo LX a Diocletiano [sic !] imperio¹².*
- [12] 455 AD {² CCCCLV· |³ VIII· |⁴ XVIII· |⁵ V· |⁶ XV· KAL MAI |⁷ I· |⁸ VIII· KAL MAI |⁹ XXI· }
- De hoc pasc(ha) P(ro)therus Alexandrinus ep(iscopu)s scribit beato pape Leoni rogante Martiano Augusto quod caelebrari deberet VIII k. ma. p(er) VIII indictionem XXII die m(en)sis p(ar)muthi q(u)i e(st) XV k. ma. luna XIII die dominica, et in alia dominica pascha extendi XXVIII die m(en)sis p(ar)muthi q(u)i est VIII k. ma. anno CLXXI a Diocletiani imperio¹³.*

⁹ Proter. Al., *epist. pasch.*, § 4, éd. Krusch, *Studien* (1880), cité n. précédente, p. 273, l. 3-8.

¹⁰ Proter. Al. *epist. pasch.* § 4, éd. Krusch, *Studien* (1880), p. 273, l. 8-13.

¹¹ Le transcripteur a buté sur le B de la col. I et omis la dernière syllabe du nom en passant à la ligne suivante.

¹² Proter. Al. *epist. pasch.* § 4, éd. Krusch, *Studien* (1880), cité n. 8, p. 274, l. 1-4.

¹³ Proter. Al. *epist. pasch.* § 5, éd. Krusch, *Studien* (1880), p. 274, l. 5-11.

[13]¹⁴ 520 AD {¹ B |² DXX· |³ XIII· |⁴ XVII· |⁵ III· |⁶ XIII· KAL MAI |⁷ VII· |⁸ XIII· KAL MAI |⁹ XV· }
539 AD { |² DXXXVIII· |³ XIII· |⁴ XVII· |⁵ V· |⁶ XIII· KAL MAI |⁷ II· |⁸ VIII· KAL MAI |⁹ XX· }

Huius pasch(a)e meminit P(ro)therus dicens. Illud etia(m) necessarium uob(is) innotescimus q(uo)d in futuro CCLV^o anno ab imperio Diocletiani, XIII lu(na) rursus occurrente XXIII die m(en)sis p(ar)muthi, qui est XIII k. ma. dom(ini)c(u)m pasch(ha) XXVIII die m(en)sis ipsius qui est VIII^{mo} k. ma. Deo prestante celebrabitur¹⁵.

Synchroniser les chroniqueurs

Ces notes contiennent des informations de plusieurs ordres, en particulier des éléments de chronologie (années d'empire et de consulat, événements notables) et d'anciennes dates de Pâques. Nous avons affaire à un chronologue et computiste bien documenté : il connaît l'ancien *cyclus paschalis* de Victorius d'Aquitaine¹⁶, obsolète à l'époque, mais dont il reporte la première année à l'année 28 de l'Incarnation, avec les consuls indiqués par Victorius – et il ajoute de son chef l'année de règne impérial correspondante (note n° 1). Il a pu trouver cette équivalence dans la chronique de Prosper¹⁷ : on y retrouve aussi, et avec le même vague, l'indication que notre annotateur porte à l'année 31 de l'Incarnation (n° 2)¹⁸. La mention d'églises abattues à la période de Pâques en la dix-neuvième année de Dioclétien (n° 5) se retrouve, presque dans les mêmes termes, dans la chronique d'Eusèbe traduite par Jérôme¹⁹.

Une certaine version de cette même chronique est la seule autre mention connue d'un Pierre de Saragosse (n° 6)²⁰, mais cette fois les dates sont problématiques : la chronique le mentionne à la dix-huitième année de Constance, et notre annotateur à sa dix-septième année, correspondant selon lui à l'an 365 de l'Incarnation. Comme la note n'est pas originale, le XVII pour un XVIII pourrait être une erreur du transcritteur ; mais comme Constance II est mort en 361 après vingt-quatre années de règne, la chronologie de notre annotateur est de toute façon erronée : telle qu'on la connaît par ailleurs, la mention de Pierre de Saragosse doit être rapportée à 354-355 AD.

D'autres problèmes subsistent. Ainsi la prise de Jérusalem, que notre annotateur place avec justesse sous Vespasien, mais date curieusement de l'an 69 (n° 3) — alors que Prosper, par

¹⁴ Cette note se lit actuellement en regard de 520 AD (f. 23v), mais concerne en réalité 539 AD (f. 24r) : cf. *infra*.

¹⁵ Proter. Al. *epist. pasch.* § 6, éd. Krusch, *Studien* (1880), p. 275, l. 4-8.

¹⁶ CPL n° 2282 ; éd. Krusch, *Studien* (1938), cité n. 7, p. 16-52.

¹⁷ « Usitatio traditio habet dominum nostrum XV anno Tiberii Caesaris duobus Geminis consulibus crucifixum » : Prosp. *chron.*, § 388, éd. Th. Mommsen, MGH AA IX (1892), p. 409-410.

¹⁸ « Quidam ferunt anno XVIII Tiberii Jesum Christum passum » : comme la note précédente, p. 409.

¹⁹ « Decimo nono anno Diocletiani, mense Martio, in diebus Paschae, ecclesiae subversae sunt. » Hier. *chron.*, ad ann. Christi 307, PL 27, col. 493-494.

²⁰ « Petrus Caesaraugustae orator insignis docet » : cette entrée figure seulement dans certains manuscrits de la chronique d'Eusèbe traduite par Jérôme, cf. l'édition de Mommsen, MGH AA IX, p. 631. Ces manuscrits sont « nämlich in den ältesten und besten Handschriften » et cette entrée pourrait être une variante d'auteur, d'après A. Schöne, *Die Weltchronik des Eusebius in ihrer Bearbeitung durch Hieronymus*, Berlin, 1900, p. 151-154 – mais cet avis n'est pas partagé par R. Helm, *Eusebius Werke*, t. 7, *Die Chronik des Hieronymus / Hieronymi Chronicon*, 2^e éd., Berlin, 1956 (Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, 47), p. XVII (il ne fait pas apparaître l'entrée dans son *textus receptus*). Cf. « Petrus 1 » dans A.H.M. Jones, J.R. Martindale et J. Morris, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, vol. I : A.D. 260-395, Cambridge, 1971, p. 691.

exemple, la rapporte en détail à l'année 75 AD²¹. Les notes n° 9 et 10 également donnent des informations exactes, mais pour d'autres années que celles où notre annotateur les porte.

La note n° 9 : onze ans d'écart inexpiqué

En effet dans la note n° 9, portée en regard de l'année 389 AD, la mention « consulatus eius VI et Valentiniani iterum » doit correspondre aux fastes consulaires de Prosper et Victorius d'Aquitaine pour 378 AD : « Valente VI et Valentiniano II²² ». Prosper et Victorius donnent ces consuls à l'année CCCLI, parce qu'ils ne comptent pas les années depuis l'Incarnation, mais depuis la Résurrection, qu'ils datent de la quinzième année de Tibère (comme notre annotateur le remarquait lui-même dans sa note n° 1). La mention finale « a XV anno Tiberii CCCLI annus » désigne donc encore 378 AD. Par conséquent la mention « annus XIII » du début de la note doit renvoyer au règne impérial de Valens : inauguré en 364 AD d'après Prosper, ce règne était bien dans sa quatorzième année en 377-378 AD. Donc les informations de la note n° 9, exactes, cohérentes entre elles, cohérentes avec des choses que notre annotateur sait par ailleurs, s'accordent à désigner 378 AD : pourquoi, alors, l'avoir portée en regard de 389 AD ?

Il est vrai qu'on ne comprend même pas vraiment, pour commencer, pourquoi il a relevé ces informations. Il pouvait trouver chez Prosper et Victorius des informations sur les consuls et les règnes pour chaque année : pourquoi choisit-il celle-là plutôt qu'une autre ? Certes, dans d'autres notes aussi, il s'efforce de faire coïncider des ères entre elles, mais c'est toujours à l'occasion d'un événement historique particulier : cette note est la seule où la compilation des données n'est motivée par aucune raison extérieure.

Un autre mystère est l'absence du nom de Valens, escamoté par une tournure elliptique et l'emploi d'un pronom : « annus XIII <Valentis,> consulatus eius VI ». Comme la note est de première main, on ne peut pas mettre cette disparition sur le compte du transcritteur. On pourrait imaginer qu'il se trouvait autrefois, entre les n° 8 et 9, une note mentionnant nommément Valens, qui aurait disparue en laissant le pronom orphelin ; mais l'examen du manuscrit ne corrobore pas ce scénario.

Ces éléments laissent penser qu'il y aurait, peut-être, un niveau de collecte d'information intermédiaire entre les chroniques et cette note : peut-être des notes antérieures, portées sur un autre manuscrit, d'une manière propre à induire en erreur notre annotateur lui-même.

La note n° 10 : aux origines du cycle pascal de Théophile

Située en face de l'année 392 AD, la note n° 10 présente un problème similaire, du moins au premier abord. En effet la première information que nous livre notre annotateur (« In isto anno Theofilus episcopus pascha sui sumpsit exordio ») devrait en réalité concerner 380 AD. En prévision de la Pâques de 387 AD, dont le comput allait poser un problème à Rome, et sans doute pour imposer à Rome sa solution, Théophile, depuis peu évêque d'Alexandrie

²¹ *Prosp. chron.*, § 478-479, éd. Mommsen, MGH AA IX, cité n. 17, p. 415.

²² *Prosp. chron.*, § 1162, éd. Mommsen, MGH AA IX, cité n. 17, p. 460 ; *Victor. Aquit. cursus paschalis ad. ann. CCCLI*, éd. Krusch, *Studien* (1938), cité n. 7, p. 44 (cf. aussi Mommsen, MGH AA IX, p. 716). Je remercie beaucoup Cyril Courrier et Camille Gerzaguet pour leur aide précieuse dans le décodage de cette note.

(384 AD), avait envoyé à Théodose un *cyclus paschalis* pour cent années à compter du premier consulat de Théodose : « credidi beatissimis temporibus vestris ex primo consolatū amatoris dei nominis tui, o beatissime imperator, usque ad centum annos beatissime sancte pasche computum enumerando describere²³ ». Théodose a été créé Auguste au début de 379 AD, mais l'année de son premier consulat est bien 380 AD²⁴.

Notre annotateur lyonnais a-t-il connu ce texte de Théophile ? C'est très peu probable, car il ne semble pas avoir circulé²⁵ ; mais l'information, elle, circulait par ailleurs. On pouvait, par exemple, la déduire d'une lettre de Léon le Grand à l'empereur Marcien, qui mentionne le document en précisant expressément l'année à laquelle commence cette table : « sanctae memoriae Theophilus Alexandrine urbis episcopus cum huius observationis annos centum numero colligisset... a primo augustae memoriae senioris Theodosi consolatū succedentem sibi sacrae observantiae ordinem ponens²⁶... »

Extraite de là ou d'une autre source, l'information devait aussi circuler dans les outils techniques destinés aux computistes. Ainsi en éditant le *cyclus paschalis* de Victorius d'Aquitaine, Mommsen puis Krusch ont tous deux reporté, en marge de l'année 380 AD, une

²³ C'est encore à Camille Gerzaguet que je dois d'avoir examiné le dossier des relations entre Théophile d'Alexandrie et Ambroise de Milan à propos de Pâques 387 AD : cf. en particulier Max Lejbowicz, « Une étape contournée dans l'unification des pratiques computistes médiévales latines », dans *Cahiers de recherches médiévales* 15 (2008), p. 277-305. Par tradition, Rome estimait qu'on ne pouvait pas fêter Pâques après le 21 avril ; or les règles « courantes » du comput devaient repousser la Pâques 387 jusqu'au dimanche 25 avril (cf. ci-dessous l'examen particulier de la note n° 4). Du dossier envoyé par Théophile à Théodose pour confirmer et imposer la solution alexandrine, on conserve : 1°) la lettre à Théodose, en latin, que Krusch a éditée d'après un unique manuscrit (Leiden, BU, Scal. 28 : cf. Krusch, *Studien* [1880], cité n. 8, p. 220-221 ; le passage cité ici se lit p. 221, l. 2-4) ; 2°) l'exposé des principes calculatoires que Théophile avait joint à son *cyclus* : outre une version grecque, conservée mais remaniée par le *Chronicon pascale*, une première version latine a été publiée par Denis Pétau (*De doctrina temporum*, Paris, 1627, t. 2, p. 879-881, avec les notes p. 893) ; une seconde par Krusch, toujours d'après Leiden Scal. 28 (Krusch, *Studien* [1880], p. 221-226) ; et deux passages conséquents se lisent chez Bède le Vénérable, *De ratione temporum*, cap. 59 et 61 (éd. C.W. Jones, CCSL 123B, 1977, p. 449, l. 55-80 et p. 451-452, l. 32-60). (Sur les différentes versions, cf. J. Beaucamp et al., « Temps et histoire, I : Le prologue de la *Chronique pascale* », dans *Travaux et mémoires* du Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, t. 7, Paris, 1979, p. 223-302, en partic. p. 298-301.) Ambroise a eu entre les mains ces textes, car il en reproduit l'argumentation, sinon des passages littéraires, dans la lettre qu'il envoie aux évêques d'Émilie pour leur expliquer la date de Pâques 387 (*epist. extra coll.* 13, éd. M. Zelzer, CSEL 82/3, 1982, p. 222-234).

²⁴ Cf. *Prosp. chron.*, § 1172, éd. Mommsen, MGH AA IX, cité n. 17, p. 461 ; Victor. Aquit. *cursus paschalis* ad. ann. CCCLIII, éd. Krusch, *Studien* [1938], cité n. 7, p. 44 (cf. aussi Mommsen, MGH AA IX, p. 716).

²⁵ En particulier Florus de Lyon, qui a rassemblé une importante série de documents de ce genre dans sa collection *De pascha*, n'a rien fait des textes de Théophile adressés à Théodose ni de la lettre d'Ambroise. Les *epist. extra coll.* de ce dernier ont peu circulé ; la n° 13 qui nous intéresse ici appartient à un groupe de cinq connu seulement par six témoins manuscrits, dont le plus ancien est de la fin du X^e siècle. Auparavant, on n'a que le témoignage de Hincmar de Reims, qui a cité la lettre n° 11 : cf. Camille Gerzaguet et Paul Mattei, « Les lettres d'Ambroise *extra collectionem* : présentation philologique du dossier, approche historique et doctrinale », dans *Revue des études tardo-antiques* 4 (2014), suppl. 2 = Michele Cutino et Françoise Vinel (éd.), *Le dossier de la 'Correspondance' d'Ambroise. Actes de la journée d'études ambrosiennes (28 novembre, Palais universitaire, Strasbourg)*, p. 61-85, spécialement p. 67-70. En revanche Florus, qui cite vingt-trois lettres d'Ambroise différentes dans sa compilation ambrosienne sur l'Apôtre (éd. par P.-I. Fransen, B. Coppieters 't Wallant et R. Demeulenaere, CCCM 193A, Turnhout, 2006), n'a jamais cité aucune des *epist. extra coll.* Bien sûr il n'est pas de preuve *a silentio*, mais ce sont deux contextes différents où la démarche du compilateur suggérerait que, s'il avait connus ces textes, il s'en serait fait l'écho d'une façon ou d'une autre. Voyez aussi *infra* la n. 34.

²⁶ Leo M. *epist.* 121 (« Tam multis documentis », JK 497), éd. Krusch, *Studien* (1880), cité n. 8, p. 258, l. 7-8, 10-12.

note libellée dans des termes très proches de ceux de notre annotateur (et, à vrai dire, plus corrects) : « Hinc Theophilus episcopus paschali suo sumpsit exordium²⁷ ».

En tout cas, où qu'il l'ait trouvée, notre annotateur aurait donc dû reporter cette information en regard de 380 AD, et non de 392 AD comme il l'a fait. De façon frappante, ce décalage s'inscrit dans la continuité des précédents : la note n° 6 est décalée de dix années, la note n° 9 de onze, la note n° 10 de douze. Simple problème matériel ? S'agissant de documents où chaque année correspond à une ligne de texte, il est tentant de le penser ; mais les conditions matérielles de l'E. 26 ne permettent pas d'expliquer ce glissement progressif — glissement qui, d'ailleurs, n'est régulier qu'en apparence²⁸.

Mais il y a bien pire. En effet, la seconde information dispensée par cette note n° 10 (« pascha sanctum faciens quinto k. apl. luna octaua x ») corrobore parfaitement l'emplacement de la note dans l'E. 26 : un dimanche de Pâques au 5 Kal. Apr. (28 mars), 18^e jour de la lune, suppose une lune pascale au mercredi 9 Kal. Apr. (24 mars), c'est-à-dire très exactement ce qu'indique le *cyclus paschalis* pour 392 AD.

Nous en sommes donc réduits à deux hypothèses. *Primo*, notre annotateur aurait connu une source documentaire non identifiée qui mentionnait la table de Théophile en précisant, pour une raison inexplicable, qu'en sa première année Pâques était établie au 28 mars, 18^e jour de la lune. Dans ce cas, notre annotateur était tout-à-fait fondé à croire qu'il s'agissait de l'année 392 AD, et il a placé sa note au « bon » endroit compte tenu des sources à sa disposition. *Secundo*, notre annotateur n'avait que l'information correspondant au premier terme de sa note, et il croyait de bonne foi qu'elle se rapportait à 392 AD. Dans ce cas il aurait complété l'information en précisant de son propre chef, d'après le *cyclus paschalis* qu'il avait sous les yeux, que cette année-là Pâques tombait au 28 mars, 18^e jour de la lune.

La formulation de la note plaide en faveur de la première hypothèse, le participe présent « faciens » induisant un rapport très étroit entre les deux informations. Mais la seconde hypothèse a, nettement je crois, l'avantage de l'économie : il est plus économique de supposer que notre annotateur a connu une version altérée d'une source connue, plutôt qu'une source complètement inconnue, que nous supposerions fiable alors même que nous n'en saurions rien dire de précis.

De plus, au moment où notre annotateur l'annote, on se le rappelle, le premier *annus magnus* de l'E. 26 ne comporte pas encore les trois colonnes les plus à droite : le jour de la semaine où

²⁷ Victor. Aquit. *curus paschalis* ad. ann. CCCLIII, éd. Mommsen, MGH AA IX, cité n. 17, p. 717 ; éd. Krusch, *Studien* (1938), cité n. 7, p. 44. Krusch collationne, pour cette partie du cycle, quatre témoins également connus de Mommsen — les deux éditeurs utilisent les mêmes sigles pour les mêmes manuscrits : G = Gotha, Forschungsab., Memb. I. 75, s. VII ; L = Leiden, BU, Scal. 28, s. IX ; S = codex perdu de Sirmond utilisé par Bouchier et Petau (depuis retrouvé à Oxford, Bodl. Libr., Bodl. 309 [SC 8837], s. XI : cf. C.W. Jones, « The 'lost' Sirmond manuscript of Bede's Computus », dans *The English Historical Review* 52, 206 [1937], p. 204-219) ; Q = Paris, BNF, lat. 4859, s. X (ce dernier ne contient pas le *cyclus paschalis* de Victorius à proprement parler, mais seulement les fastes consulaires à partir de 379 AD, tirés de Victorius, f. 194r-195v). Krusch ne précise pas lequel ou lesquels portent cette note ; Mommsen la signale seulement dans G, mais j'ignore si la note y a été portée par le copiste du manuscrit ou plus tard. Mommsen signale surtout deux autres occurrences de la même information : 1°) Dans la marge d'un *cyclus paschalis* dionysien, à l'année 380 AD : « abhinc Tafilus paschale(m) suu(m) incip(it) », Köln, Domb., 103, f. 19r ; on date le manuscrit de 819 environ ; la note me paraît être de la main du copiste. 2°) Dans la chronique de Hermann de Reichenau (1013-1054), toujours à l'année 380 AD : « Ab hoc anno Theophilus Alexandrinus episcopus paschales ciclos inchoat ».

²⁸ La distance matérielle entre la note n° 6 et la note n° 9 (33 lignes) est beaucoup plus importante qu'entre les notes n° 9 et 10 (2 lignes). Si l'on suppose que la cause de ce glissement est purement matérielle, sa « vitesse » devrait *a priori* être proportionnelle à ces distances matérielles.

tombe la lune pascale ; la date julienne du dimanche de Pâques ; l'âge de la lune au dimanche de Pâques. Or le second membre de la note n° 10 donne précisément les deux dernières informations. En somme, notre annotateur aurait seulement voulu rendre explicite une date qui n'apparaissait encore nulle part, mais qu'il était capable de calculer, lui, à partir des données élémentaires que le tableau lui fournissait pour cette fameuse année 392 AD.

Mais cela signifie qu'il croyait réellement, de bonne foi et sans avoir le moindre soupçon, que le *cyclus paschalis* de Théophile d'Alexandrie prenait son origine en 392 AD au lieu de 380 AD — et cela du moins demeure inexplicable.

Une source prépondérante : la lettre de Proterius d'Alexandrie à Léon le Grand

Les conditions de travail de notre annotateur ne sont donc pas complètement éclaircies, et certaines de ses sources restent à identifier. Mais la plus importante, et celle où il a puisé les informations les plus précises, est la lettre « pascale » de Proterius d'Alexandrie à Léon le Grand. Il en tire, parfois sans citer sa source, la substance de six notes sur des dates de Pâques dont Proterius récapitulait le calcul pour le pontife romain (notes n° 4, 7, 8, 11, 12 et 13).

En 89 et 93 à compter du règne de Dioclétien, rappelait d'abord Proterius, la lune pascale tombait un dimanche, et dans les deux cas la Pâques du Christ ne fut pas célébrée le jour même, mais le dimanche suivant²⁹. Les dates calendaires qu'il indique correspondent précisément à celles qu'indique le *cyclus paschalis* de l'E. 26 pour ces années-là, c'est-à-dire les années 373 et 377 de l'Incarnation³⁰ : notre annotateur reporte à ces endroits les informations concordantes de Proterius, non sans ajouter de son chef la correspondance en années de règne impérial (notes n° 7 et 8).

Les notes n° 11 et 12 reproduisent également les informations de Proterius, également corroborées par le *cyclus paschalis* de l'E. 26. Proterius rappelait le cas de l'année 160 Diocl. (443-444 AD), parce que Léon le Grand avait déjà consulté l'évêque d'Alexandrie, alors Cyrille, au sujet du dimanche de Pâques de cette année-là. En effet la lune pascale tombait le mardi 14 Kal. Mai. (18 avril), ce qui mettait le dimanche de la Résurrection au 9 Kal. Mai. (23 avril)³¹. Cela gênait fort Rome : d'après une tradition locale ancienne, elle estimait que la commémoration de la Résurrection ne pouvait en aucun cas tomber après le 11 Kal. Mai. (21

²⁹ « Nam et priscis temporibus si quando die dominica xiiii. luna reperta est, in sequentem septimanam est dilata festivitas. Sicut in octogesimo nono et nonagensimo tercio anno a Diocliciani probatur imperium. Sic enim et tunc beatissimi patres nostri fecisse declarantur. In octogesimo quidem nono anno ab imperio Diocliciani superstite beate memoriae patre nostro et episcopo Athanasio cum xiiii. luna paschalis xxviii. die mensis famenoth, id est viiii. kalendarum aprilium, provenisset die dominico, in subsequentem translatum est ebdomadum, ita ut quinto die mensis parmuthi, hoc est pridie kalendarum aprilium, caelebraretur pascha dominicum. In nonagensimo autem tercio anno ab imperio eiusdem Dioclyciani cum xiiii. luna paschalis xiiii. die mensis parmuthi, qui est v. id aplr, die dominico contigisset, in sequentem item septimanam dilatio facta est, ita ut dominicum pascha xxi. die mensis parmuthi, qui est xvi. kl mai, sollempniter ageretur. » Proter. Al. *epist. pasch.*, § 4, éd. Krusch, *Studien* (1880), cité n. 8, p. 272-273.

³⁰ Dioclétien a accédé à l'empire le 20 novembre 284 AD : l'année que j'appellerai « 89 Diocl. » court donc du 20 novembre 372 au 19 novembre 373 ; et l'année 93, à l'avenant, du 20 novembre 376 au 19 novembre 377 AD.

³¹ « Item cum in clx. anno a Diocliciani imperio xiiii. luna paschalis parmuthi xxiii. die, qui est xiiii. kl mai, occurrerit iii. feria septimane et dominicum pascha xxviii. die mensis ipsius parmuthi, qui est viiii. kl mai, tunc nos caelebrasse meminimus. » Proter. Al. *epist. pasch.*, § 4, éd. Krusch, *Studien* (1880), cité n. 8, p. 274.

avril). Ayant consulté Cyrille, Léon le Grand s'était rendu à l'autorité d'Alexandrie, déjà bien établie en matière de comput. Mais à l'approche de l'année 171 Diocl. (454-455 AD), il revint à la charge. Cette année-là, la lune pascale devait tomber un dimanche, le 15 Kal. Mai. (17 avril) : il suffisait de fixer le dimanche de Pâques au jour même, et ainsi il serait avant la date fatidique du 21 avril. Ainsi s'expliquent les précédents qu'invoque Proterius dans sa réponse négative au pontife romain : lorsque la lune pascale tombe un dimanche, le dimanche de la Résurrection est traditionnellement reporté au dimanche suivant. Alexandrie s'en tiendrait à cet usage : le dimanche de Pâques serait donc bien, cette année-là, le 8 Kal. Mai. (24 avril), et Rome devrait s'y conformer, nonobstant le 21 avril³².

Pour ces quatre années donc, notre annotateur peut faire correspondre parfaitement les données de Proterius avec celles du *cyclus paschalis* de l'E. 26 : ses notes prennent acte de la parfaite concordance de ses deux sources. En revanche, les deux autres notes tirées de Proterius posent des problèmes de chronologie (n° 4 et n° 13).

La note n° 4 en regard de l'année 292 AD : un problème textuel

Parmi les dimanches de lune pascale qu'il invoque comme précédents, outre les exemples de 373 et 377 AD, Proterius signale qu'en l'année 103 Diocl. (386-387 AD) la lune pascale était encore tombée un dimanche, le 23 de parmuthi, soit le 14 Kal. Mai. (18 avril), et la fête de Pâques avait été célébrée une semaine plus tard, le dimanche 30 de parmuthi, 7 Kal. Mai. (25 avril) :

« In centesimo quoque tercio anno ab imperio prefati Diocliciani cum luna paschalis XIII. parmuthi XXIII. die, qui est XIII. kl māi, esse die dominico superventura, iterum septimana quaesita est, et dominicum pascha XXX. die mensis ipsius parmuthi, qui est VII. kalendas maias, constat esse celebratum propter angustiam temporis imminentem³³. »

Le *cyclus paschalis* de l'E. 26 donne exactement les mêmes dates pour l'année 387 AD, mais notre annotateur reste muet sur son compte³⁴. En revanche, il reporte ces informations de Proterius en regard de l'année 292 AD (note n° 4), tout en expliquant que le tableau ne donne pas les mêmes dates que Proterius pour cette année 3 de Dioclétien.

Il y a là deux problèmes. D'une part, l'année 3 Diocl. ne correspond pas à l'année 292 AD, mais à l'année 287 AD. Notre annotateur a dû chercher là d'abord les dates de Proterius ; mais comme les données ne concordaient pas, il a sans doute cherché vainement une année proche

³² « Necessae est igitur et in clxxi. anno a Diocliciani imperio, in futuro paschali festo indictionis octave xxii. die parmuthi, qui est xv. kl māi, luna xiiii. occurrente die dominico, in proximam septimanam iuxta praecedentem formam convenienter extendi, ut xxviii. die mensis parmuthi, qui est viii. kl māi, dominicum caelebrems pascha propter adprehendentem rursus angustiam, sicut patres nostri fecerunt, xiiii. lunas occurrentes die dominico diferentes. » Proter. Al. *epist. pasch.*, § 5, éd. Krusch, *Studien* (1880), cité n. 8, p. 274.

³³ Proter. Al. *epist. pasch.*, § 4, éd. Krusch, *Studien* (1880), cité n. 8, p. 273, l. 13 – p. 274, l. 1.

³⁴ Ce mutisme est intéressant aussi dans la mesure où c'est précisément à propos de cette Pâque que Théophile d'Alexandrie a envoyé à Théodose une lettre et un *cyclus paschalis* qu'Ambroise a connus (cf. plus haut, n. 23 et 25). Ces deux textes décrivent très en détail les raisons et le mécanisme de la *dilatatio*, c'est-à-dire le report de Pâques au dimanche suivant lorsque la lune pascale tombe un dimanche (la tradition romaine du 21 avril ne devant rien y changer). Le fait que notre annotateur n'accorde aucune attention à l'année 387 AD de son *cyclus paschalis*, qui illustrait ce problème rare, laisse donc penser qu'il n'a pas eu une connaissance directe de ce dossier particulier ; c'est-à-dire qu'il n'avait pas trouvé dans ces sources mêmes, mais bien ailleurs, l'information qu'il rapportait dans la note n° 10.

qui correspondît, et il a fini par se tromper de cinq ans lorsque, en désespoir de cause, il s'est résolu à simplement prendre acte de la discordance (« dicit Protherus... sed apud nos... »). D'autre part, notre annotateur cherchait l'année 3 au lieu de 103 Diocl. : cela fait une erreur d'un plein siècle, bien surprenante de la part d'un computiste aussi averti et qui exploite un document – la lettre de Proterius – dont nombre de données se sont avérées justes par ailleurs.

Pour expliquer le fait, prenons un petit détour. J'ai dit que l'E. 26 avait été très vivant dans la première moitié du IX^e siècle. Dans la vie intellectuelle lyonnaise de cette époque, l'activité attribuable au diacre Florus s'avère souvent éminente. L'E. 26 n'échappe pas à la règle : Florus a indéniablement eu sa part dans la composition des *Annales Lugdunenses* de 840-841, même si tous les spécialistes ne s'accordent pas encore sur l'ampleur exacte de cette part ; mais surtout, Anne-Marie Turcan-Verkerk l'a montré, Florus a abondamment exploité l'E. 26 pour un de ses projets personnels, la collection dite « De pascha ».

La collection *De pascha* est une sorte de manuel sur le calcul de la date de Pâques, conservé dans un seul manuscrit, Montpellier, Bibliothèque universitaire historique de médecine, H 157 ; ce témoin unique est une copie prise en 848 par un proche de Florus, Mannon de Saint-Oyen³⁵. Elle rassemble des documents parfois intégraux, parfois par extraits, répartis en deux grandes parties qui occupent chacune une soixantaine de feuillets dans l'exemplaire de Mannon : d'abord une « histoire par les textes » du comput pascal, puis les instruments techniques qui permettent de calculer la date de Pâques – parmi lesquels, bien sûr, un *cyclus paschalis*. Or la quasi-totalité de cette seconde partie a été empruntée à l'E. 26, après que Florus y avait directement préparé les documents qui l'intéressaient pour son projet. Découpage des textes, numérotation, intitulation, correction et ponctuation : le recueil copié par Mannon se fait l'écho minutieux des préparations autographes de Florus disséminées sur les pages de l'E. 26³⁶. D'une part donc, nous savons que Florus a pris sa part des *Annales Lugdunenses* en écrivant dans la marge du *cyclus paschalis* de l'E. 26 en 840-841 ; et d'autre part nous savons qu'avant 848 Florus a repris le *cyclus paschalis* de l'E. 26 dans sa collection *De pascha* – ce qui suppose qu'il l'avait préalablement étudié de près, comme il l'a fait des autres textes et documents qu'il a préparés sur l'E. 26 pour sa collection. Par conséquent, la collection *De pascha* a très probablement été conçue et élaborée dans les années 840-841 – une période où, après la crise amalarienne (835-838), après la restauration d'Agobard (838) puis sa mort (840), nous n'avons pas d'informations directes sur l'emploi du temps de Florus.

La collection *De pascha* se compose donc de deux parties à peu près égales, théorique/historique et pratique/technique ; et c'est la seconde qui est presque entièrement issue de l'E. 26. La première, en revanche, ne lui doit rien : pour la constituer, Florus a puisé à d'autres manuscrits, perdus pour nous ou qui n'ont pas encore été identifiés. Il a rassemblé là les principales sources conservées sur la genèse du comput pascal et son histoire : on y trouve donc la lettre de Proterius *in extenso*³⁷. Or, il se trouve que « son » Proterius explique l'erreur

³⁵ Cf. P. Chambert-Protat, « Le manuscrit Montpellier 157 de Mannon de Saint-Oyen et la collection *De pascha* de Florus de Lyon », dans *Revue bénédictine* 128 (2018), 1, p. 95-141. Sur Mannon, cf. A.-M. Turcan-Verkerk, « Mannon de Saint-Oyen dans l'histoire de la transmission des textes », *Revue d'histoire des textes*, 29, 1999, p. 169-243.

³⁶ Cf. Turcan-Verkerk, « Florus de Lyon », cité n. 2, *passim*. Les conclusions de cette étude ont encore été corroborées récemment par les nouveaux éléments réunis par Paniagua, « Sul M. Roma, Bibl. Vallicelliana, E 26 », cité n. 2.

³⁷ Cf. Chambert-Protat, « Le manuscrit Montpellier 157 », cité n. 35.

d'un siècle commise par le computiste anonyme qui a annoté le premier *annus magnus* du *cyclus paschalis* de l'E. 26. En effet, au lieu du *textus receptus* de Proterius désignant l'année 387 AD, « In centesimo quoque tertio anno ab imperio praefati Diocletiani », le texte de Florus présente une variante fautive inconnue de Krusch : « Hinc quoque tertio anno... » (Montpellier H 157, f. 45v, l. 8).

L'erreur peut paraître énorme, mais elle s'explique facilement par un ancêtre en *scriptio continua* – et mieux encore par un ancêtre en onciale ou semi-unciale, bien que ce caractère ne soit pas absolument indispensable. Cet ancêtre devait porter quelque chose comme INC·QUOQ·TERTIOANNO³⁸, et un lecteur bien intentionné a dû croire que le copiste avait, erreur trop commune, omis un *h* initial. La correction ^hINC·QUOQ· une fois faite, une fois « lissée » par un copiste qui aura consciencieusement copié « Hinc quoque », un siècle avait disparu sans laisser de trace : précisément le siècle qui manque à notre annotateur anonyme de l'E. 26.

Est-ce à dire que notre annotateur puisait ses informations dans la collection de Florus ? Certainement pas. Son texte de Proterius rejoint dans l'erreur celui de Florus, mais les autres sources qu'il exploite ne correspondent pas au corpus rassemblé par Florus. Du reste, le travail d'extraction de données qu'il fait à partir de Proterius correspond à une enquête sur d'anciennes dates de Pâques, certes, mais pour le reste son projet paraît être plus général et chronologique : il s'efforce de faire coïncider, avec les années de l'Incarnation, des datations en années de consulat et d'empire, des événements et des personnages historiques (saint Antoine et Pierre de Saragosse, n° 6 ; Athanase, n° 7 et 8 ; Théophile d'Alexandrie, n° 10). Un tel travail sort complètement du cadre étroit que Florus a donné à la collection *De pascha*. Enfin, notre annotateur a travaillé sur le *cyclus paschalis* de l'E. 26 lorsque son premier *annus magnus* ne comportait encore que six colonnes de données : en revanche le *cyclus paschalis* de la collection *De pascha*, emprunté à l'E. 26, comporte bien les neuf colonnes de bout en bout. Par conséquent, l'idée de compléter le premier *annus magnus* de l'E. 26 est antérieure à la collection *De pascha* de Florus – et *a fortiori*, le travail de notre annotateur anonyme est encore antérieur. Notre computiste a donc connu le même Proterius fautif que Florus, mais il l'a connu avant Florus : Florus n'a puisé qu'après lui à la documentation qu'il avait exploitée.

La note n° 13 en regard de 520 AD : un problème matériel

La dernière note que notre annotateur a tirée de Proterius (n° 13) présente un cas similaire. Après avoir cité les précédents de 373, 377 et 387 AD, après avoir rappelé à Léon le Grand sa soumission au comput alexandrin en 444 AD, et après l'avoir sommé de se soumettre de nouveau en 455 AD, Proterius avertissait le pontife romain que la même configuration se reproduirait – d'après le *textus receptus* de Krusch – en l'année 266 à partir de Dioclétien (549-550 AD) : lune pascale le 15 Kal. Mai. (18 avril), dimanche de Pâques le 8 Kal. Mai. (25 avril)³⁹.

³⁸ L'alternance de la notation en chiffres et de la notation en lettres n'est pas sans exemples : quelques lignes en amont, Mannon a copié « In xc° autem tertio anno... » (f. 45v, 4). Du reste, une leçon telle que inc-quoq-iiianno ou même inc-quoq-iii-anno pouvait tout autant prêter à confusion. La confusion s'explique bien si le manuscrit est en (semi-)unciale, mais une minuscule en *scriptio continua* pouvait également induire en erreur, les nombres en chiffres étant notés également en minuscule, et non en petites capitales comme je le fais ici pour la commodité du lecteur.

³⁹ « Illud etiam necessario vobis innotescimus, quod et in futuro cclxvi. anno ab imperio Dioclyciani, xiiii. luna rursus occurrente xxii. die mensis parmuthi, qui est xv. kl māi, dominicum pascha xxviii. die mensis ipsius, qui est viii. kl māi, deo praestante caelebrabitur. » Proter. Al. *epist. pasch.*, § 6, éd. Krusch, *Studien* (1880), cité n. 8,

Cependant l'établissement de ce passage pose beaucoup de difficultés, comme en atteste la longue note explicative de l'éditeur : la tradition se déchire sur tous les chiffres du passage, à commencer par le millésime à partir de Dioclétien. Krusch se félicite d'avoir retrouvé pour la première fois la leçon juste, conservée par un seul des innombrables témoins manuscrits – un témoin qu'il trouve par ailleurs peu fiable et/ou difficile à exploiter⁴⁰. L'établissement des autres chiffres du passage (dates dans les calendriers égyptien et romain) reposent sur son choix de l'année 550 AD : les *cycli paschales*, à commencer par ceux de l'E. 26 et de Montpellier H 157, donnent bien cette année-là la lune pascale au dimanche 15 Kal. Mai. et, par conséquent, le dimanche de Pâques au 8 Kal. Mai.

De son côté, notre computiste néglige complètement l'année 550 AD (266 Diocl.). Le passage de Proterius qui nous intéresse lui inspire bien une note, mais cette note se lit, de la main du transcripteur, en regard de l'année 520 AD. Par chance, au lieu de paraphraser sa source d'informations comme il le fait d'ordinaire, il la transcrit cette fois littéralement : nous voyons donc que « son » Proterius ne parle pas de 266 Diocl., mais de 255 Diocl.

Nous avons décrit plus haut le cas des données sur Pâques 387 AD, reportées en face de 292 AD parce qu'une erreur de copiste avait défiguré le millésime dans le texte de Proterius (3 Diocl. au lieu de 103 Diocl.). Une erreur du même genre peut-elle expliquer l'emplacement déroutant de la note n° 13 ? Le millésime 255 Diocl. est en effet surprenant : Krusch ne le recense pas parmi les variantes qu'il a observées ; le texte de la *De pascha* copié par Mannon parle, lui, de 258 Diocl. (« et in futuro ducentesimo L^{mo} VIII^o anno ab imperio Diocletiani... », f. 46r,8) ; et quoi qu'il en soit l'année 255 Diocl. ne correspond pas à 520 AD, mais à 538-539 AD. Plus étonnant encore, le Proterius que notre computiste cite textuellement dans sa note donne des dates totalement fausses en regard de 520 AD : en revanche, elles correspondent parfaitement aux données indiquées par le *cyclus paschalis* pour Pâques 539 AD...

Pour ne pas nous perdre à notre tour, récapitulons et uniformisons les données « brutes » qui font l'objet de notre discussion. Dans la liste ci-dessous, je récapitule pour chaque source le millésime qu'elle indique, la date qu'elle indique pour la lune pascale, et la date qu'elle indique pour le dimanche de Pâques. Je porte entre parenthèses les informations qui ne sont pas explicitement présentes dans les documents, mais seulement déduites à partir des informations explicites.

p. 275.

⁴⁰ « Die Handschriften dieses Briefes (...) sind äussert zahlreich. (...) Durch C habe ich in § 6 zuerst die richtige Lesart herstellen können. Leider ist diese Handschrift sehr nachlässig geschrieben, auch sind eine Menge Glossen in den Text gerathen, so dass sie nicht als Grundlage dienen konnte. » Krusch, *Studien* (1880), p. 266.

	LUNE PASCALE	DIMANCHE DE PÂQUES
Krusch : 266 Diocl. (= 550 AD)	22 parmuthi = 15 Kal. Mai (dimanche)	29 parmuthi = 8 Kal. Mai.
Annotateur : 255 Diocl. (= 539 AD)	23 parmuthi = 14 Kal. Mai. (lundi / mardi ?)	28 parmuthi = 8 Kal. Mai.
<i>De pascha</i> : 258 Diocl. (= 542 AD)	23 parmuthi = 14 Kal. Mai. (lundi)	29 parmuthi = 8 Kal. Mai.
<i>Cyclus</i> : 520 AD (= 236 Diocl.)	samedi 14 Kal. Mai.	13 Kal. Mai.
<i>Cyclus</i> : 539 AD (= 255 Diocl.)	lundi 14 Kal. Mai.	8 Kal. Mai.
<i>Cyclus</i> : 542 AD (= 258 Diocl.)	mardi 17 Kal. Mai.	12 Kal. Mai.
<i>Cyclus</i> : 550 AD (= 266 Diocl.)	dimanche 15 Kal. Mai.	8 Kal. Mai.

Cette confrontation suggère plusieurs solutions – et soulève plusieurs problèmes. D'abord, Proterius n'avait aucune raison de citer à Léon le Grand l'année 542 AD (258 Diocl.), car elle ne pose ni le problème de la lune pascale tombant un dimanche, ni celui – plus important – du dimanche de Pâques tombant après le 21 avril (11 Kal. Mai.). Pire, les dates pascales que Mannon indique sous ce millésime ne correspondent absolument pas aux dates que le *cyclus* indique pour l'année 542 AD. Par conséquent, le millésime indiqué par Mannon dans sa copie de la *De pascha* est nécessairement fautif.

Ensuite, le Proterius de notre note n° 13 contient nécessairement une petite erreur, car il n'y a pas le même nombre de jours entre le 23 et le 28 parmuthi d'une part, et entre le 14 Kal. Mai. et le 8 Kal. Mai. d'autre part. Mais il suffit de comparer avec les lignes supérieure et inférieure de notre tableau pour corriger : le 8 Kal. Mai. correspond en fait au 29 parmuthi, c'est donc le XXVIII qui a perdu un I ; et la lune pascale du 23 parmuthi / 14 Kal. Mai. tombe un lundi. Cet I a pu se perdre lors de la transcription, puisque cette note ne nous arrive pas de première main : deux autres omissions similaires (LXXXVIII pour LXXXVIII et VIII pour VIII) doivent d'ailleurs être corrigées dans la note n° 7, qui est également de la main du transcripateur.

Compte tenu de ces deux observations, les dates pascales indiquées par Mannon sont exactement les mêmes que celles de notre annotateur. La *De pascha* décrit donc bien, au même passage de Proterius, une année présentant le même profil calendaire que sous la plume de notre annotateur. Or ces années-là ne sont pas fréquentes : passée l'époque où Proterius écrit sa lettre à Léon le Grand, les *cycli paschales* nous livrent 539 AD (255 Diocl.) puis 634 AD (350 Diocl.). Comme il est peu probable qu'on ait négligé la première pour mentionner la seconde, la *De pascha* décrit bien la même année que notre annotateur, et le millésime erroné de Mannon cache bien, en réalité, le millésime qu'indique notre annotateur, 255 Diocl.⁴¹Donc,

⁴¹Du reste la copie de Proterius chez Mannon, quoique généralement excellente, contient plusieurs erreurs commises par attraction ou par inattention : Mannon est coutumier des fautes d'étourderie, comme l'a déjà montré Turcan-Verkerk, « Mannon », cité n. 25, p. 173. Ainsi dans la description de l'année 160 Diocl. (444 AD), il indique la lune pascale « parmuthi XXIII^o die, qui est VIII^m kal. mai. (...), VI^a feria septimane », et le dimanche de Pâques « XXVIII^o die mensis ipsius parmuthi, qui est VIII^m kal. mai. ». Ces dates sont incohérentes : la lune

quoi qu'il en soit de la leçon originale de Proterius, et malgré les petites étourderies des copistes, l'exemplaire lyonnais de Proterius exploité par notre annotateur anonyme puis par Florus donnait des informations cohérentes, et même tout-à-fait exactes, sur l'année 539 AD / 255 Diocl. : lune pascale au lundi 23 parmuthi / 14 Kal. Mai. (18 avril), Pâques au dimanche 29 parmuthi / 8 Kal. Mai. (24 avril), 20^e jour de la lune. Comme notre computiste a converti sans erreur les années Diocl. en AD à quatre reprises ; comme, la seule fois où il s'est trompé, nous savons qu'il était induit en erreur par son exemplaire ; et comme les informations dont il disposait sur Pâques 255 Diocl. ne prêtaient pas à confusion ; il serait invraisemblable que notre computiste ait porté une note sur 539 AD / 255 Diocl. en regard de 520 AD / 236 Diocl.

Aussi ne l'a-t-il pas fait. Cette erreur apparente de dix-neuf années s'explique en fait par le cycle décemnoval, structure élémentaire du *cyclus paschalis*. Ses douze premières notes, notre computiste les a portées en regard de l'année qu'il annotait, dans l'espace resté libre *sur la droite* du même feuillet — cette « marge dextre », pourrait-on dire⁴², qui a accueilli plus tard les colonnes 7-9 du *cyclus paschalis*, provoquant la transcription des notes dans la « marge senestre » chaque fois que c'était nécessaire et possible. Cette treizième et dernière note, en revanche, posait un problème particulier, parce qu'elle ne portait plus sur une année du premier *annus magnus*, mais du second (532-1063 AD). Or, au moment où notre annotateur travaillait, on se le rappelle, le second *annus magnus* de l'E. 26 présentait déjà les neuf colonnes de données, s'étendant sur toute la largeur de la page. Par conséquent, notre annotateur n'avait pas de place *sur la droite* de l'année 539 (marge dextre du f. 24r : cf. fig. 6). Il l'a donc portée *sur la gauche*, et comme la mise en page ne laissait pas de marge senestre sur les rectos, il a franchi le pli de reliure et porté sa note dans la grande marge dextre du verso qui fait face (f. 23v : cf. fig. 5) : elle se retrouvait donc, concrètement, sur la droite de l'année 520 AD. Malgré le grattage, on voit distinctement que l'annotateur avait essayé d'indiquer cette situation particulière en traçant un cadre autour de sa note, chose qu'il n'a pas faite pour les douze notes précédentes. Mais cette précaution n'a pas suffi : emporté par l'exemple des notes précédentes, le transcriteur n'a pas compris le rôle du cadre ; il n'a vu là qu'une note portée en regard de 520 AD, et il l'a consciencieusement reportée dans la marge senestre du f. 23v.

Les notes de notre computiste s'incrivent donc bien dans un intervalle de temps où les deux *anni magni* se présentaient encore sous deux aspects différents, tels qu'ils avaient été copiés au moment de la production de l'E. 26 : le premier n'avait que les données calendaires élémentaires qui permettent de calculer la date du dimanche de Pâques, tandis que le second comportait déjà les trois colonnes qui produisent effectivement cette date (col. 7-9). Notre computiste a tiré parti des grandes marges dextres du premier *annus magnus*, sans prévoir qu'on voudrait déployer un jour les colonnes 7-9 du *cyclus paschalis* dans ces mêmes marges, sur le modèle du second *annus magnus*. Ceux qui ont procédé à cette « systématisation » de

pascale et le dimanche de Pâques sont à quatre jours d'intervalle dans le calendrier égyptien, mais à la même date dans le calendrier romain (chose elle-même impossible en raison de la *dilatatio*, cf. n. 34) ; et une lune pascale située au vendredi suppose un intervalle d'un jour seulement avant le dimanche de Pâques. En réalité, Mannon donne les bonnes dates pour le dimanche de Pâques, mais pour la lune pascale, son étourderie lui fait écrire « VIII^m » au lieu de « XIII^m » et « VI^a » au lieu de « III^a ». Immédiatement après, pour commencer la description de l'année 171 Diocl. (455 AD) qui fait l'objet de la lettre de Proterius, il omet une décennie : « in C^oLX^o primo anno a Diocletiani imperio... » (Montpellier H 157, f. 45r, 13-16).

⁴² On distinguera deux jeux d'opposition : « marge dextre / senestre », toujours à droite / toujours à gauche sur la page sans considération de recto ou verso ; et « marge intérieure / extérieure » (« marge de reliure / de goutte »), qui se trouvent soit à gauche soit à droite (et inversement) selon qu'on considère un recto ou un verso.

l'information ont voulu sauvegarder quand même les notes antérieures de notre computiste, mais ils ont commis quelques négligences. Si notre annotateur avait supervisé cette opération, ou bien s'ils avaient remarqué par eux-mêmes l'encadré qu'il avait pris la précaution de tracer autour de sa dernière note, ils auraient très bien pu la transcrire dans la grande marge de pied du f. 24r, avec un signe de renvoi à l'année 539 AD. Mais ils n'ont pas pris garde à ce cas singulier et, en reportant cette note mécaniquement comme ils avaient reporté les précédentes, ils l'ont transcrite à un endroit absurde.

L'E. 26, un lieu de recherches

Ces treize notes s'inscrivent, en tout cas, dans des recherches sur la chronologie et le comput entreprises par un véritable expert, capable de puiser à des sources nombreuses et de les faire laborieusement correspondre ; quelqu'un qui n'était pas Florus, et qui s'est intéressé aux questions de comput pascal avant que Florus ne le fasse. Du reste, retravaillé comme nous l'avons vu, l'E. 26 suggère que notre annotateur ne fut pas le seul dans ce cas. La personne qui a voulu compléter les colonnes 7-9 du premier *annus magnus*, celle qui a pris soin de sauvegarder les notes de notre anonyme, celle qui a ajouté une table de multiplication utile au comput, d'autres encore dont les interventions n'ont pas été relevées ici, ont toutes travaillé sur l'E. 26 avant Florus, s'efforçant de compléter l'information, de la systématiser, d'approfondir des questions complexes touchant à la mesure du temps. On pratiquait à Lyon, sous le pontificat d'Agobard, une forme de « recherche fondamentale » sur le calendrier ; et c'est plus tard seulement que Florus a composé son manuel historique et pratique de comput pascal, la collection *De pascha*, dans les mois qui virent ou suivirent la mort d'Agobard⁴³.

Ce contexte « scientifique » antérieur éclaire ainsi la genèse de la collection *De pascha* de Florus. L'E. 26 rassemblait toutes sortes de textes et instruments se rapportant non seulement au calcul calendaire, mais aussi à la métrologie en général, mais encore à l'histoire du monde : de grands morceaux de chroniques, une liste des pontifes romains, etc. Florus en a tiré ce qui concernait spécifiquement le calcul de la date de Pâques, et il a réuni ces matériaux avec une « histoire par les textes » marquant les étapes qui, du III^e au VIII^e siècle, menèrent à l'adoption du comput alexandrin par tous les chrétiens orthodoxes. Concentré sur son sujet, très pédagogique, articulé par une progression d'ensemble et de détail manifestement concertée, son manuel est très supérieur, pour la méthode, au recueil disparate de l'E. 26.

Au rebours, rien n'indique que l'E. 26 ait été entouré, dans la seconde moitié du siècle, de toute l'attention dont il était l'objet auparavant. Au contraire : l'activité bouillonnante que nous y remarquons, aux traces qu'elle y a laissées, semble s'éteindre tout bonnement au moment où Florus produit sa collection *De pascha*. Par exemple il est frappant que les *Annales Lugdunenses* qui, dans les années 840-841, prenaient enfin la tournure de véritables annales, n'aient pas été prolongées au-delà. Le choix de Mannon de Saint-Oyen est également significatif : lorsqu'en 848 il veut se donner un volume sur le comput, probablement dans l'intention de le léguer à l'abbaye de Saint-Oyen avec le reste de ses livres, il choisit de copier

⁴³ Rappelons que le calendrier/sanctoral de l'E. 26 témoigne également d'un enrichissement par plusieurs mains successives : cet enrichissement progressif a-t-il un lien avec l'élaboration du martyrologe dit de l'Anonyme lyonnais, ou bien ceux de son successeur, c'est-à-dire Florus ? Nous retrouverions là cette ambiance de recherche communautaire lyonnaise, iceberg dont Florus ne serait que la pointe. C'est à cette conclusion que semble parvenir ici-même Fernand Peloux.

non pas le fameux E. 26, mais bien le manuel de Florus⁴⁴. La collection *De pascha* dut être conçue comme l'aboutissement des recherches en computistique entamées par les prédécesseurs de Florus, ces prédécesseurs anonymes dont on imagine volontiers qu'ils furent ses maîtres en la matière. Par rapport à l'état de l'art que reflétait l'E. 26, le nouveau manuel représentait un véritable progrès de la connaissance : Florus dut le concevoir pour qu'il devienne le livre de référence de la cathédrale métropolitaine de Lyon en matière de comput pascal, en remplacement du vieil E. 26 – et il le remplaça effectivement.

Conclusions

Les *Annales Lugdunenses* sont un document particulièrement emblématique et précieux : nous n'avons pas d'équivalent pour le Lyon carolingien. Mais les éditions comme celle de Mabillon, c'est la loi du genre, les extraient inévitablement de leur contexte matériel d'origine, c'est-à-dire le manuscrit Roma, B. Vallicell., E. 26 + Paris, BNF, lat. 8680. Or en l'espèce l'exemplaire même, son contenu, sa mise en page, ou encore son statut pour la communauté à laquelle il appartenait, sont une clef indispensable pour comprendre la genèse du document.

Surtout, ce n'est pas seulement par les *Annales Lugdunenses* que l'E. 26 est un témoin privilégié de la vie de la cathédrale de Lyon sous le pontificat d'Agobard. Il a été copié en 814, année de transition entre Leidrat et Agobard. Il fut un manuscrit de travail dans lequel plusieurs Lyonnais anonymes ont rassemblé des informations, perfectionné des instruments techniques, mené de véritables recherches sur la date de Pâques et la chronographie, en exploitant les livres et les textes hérités de l'Antiquité tardive que leur offrait la bibliothèque de la cathédrale. À la toute fin du pontificat d'Agobard, ou dans les mois qui suivent sa mort, un de ces experts est enfin connu nommément de nous : le diacre Florus exploite massivement l'E. 26 pour former sa collection sur la date de Pâques. Il en reprend les instruments techniques les plus pertinents sur ce sujet précis, aux côtés d'une documentation tardo-antique circonstanciée qu'il a glanée dans la même bibliothèque. Et dès lors, dans l'E. 26, l'activité semble s'éteindre.

Ainsi l'E. 26 a eu une « période d'utilité » correspondant presque exactement au pontificat d'Agobard. À l'usage non d'un homme, mais de la communauté, il passa alors entre de nombreuses mains compétentes, il vit et servit les progrès collectifs d'une science et d'une technique. Mais je montrerai ailleurs qu'il n'a pas servi qu'aux experts : un Florus encore tout jeune, et bien loin certainement de concevoir une collection historique et pratique sur le comput pascal, a déjà fréquenté assidûment l'E. 26, certainement dans le cadre de sa formation. C'est bien la vie intellectuelle lyonnaise sous toutes ses formes que peut dévoiler l'analyse des documents originaux, « témoins » non pas seulement des textes qu'ils transmettent, mais encore témoins des activités, des efforts, des occupations et préoccupations quotidiennes d'une communauté humaine.

⁴⁴ Montpellier, Bibl. universitaire historique de médecine, H. 157 porte son *ex-legato* autographe et est décrit sur le fragment conservé de son testament autographe, sous le numéro XCV (voyez l'identification du document, son édition et son analyse par Turcan-Verkerk, « Mannon », cité n. 35, en partic. p. 202-203 pour le manuscrit de la collection *De pascha*). Ce document recensait initialement cent-quinze items ; nombre de ceux qui sont conservés, comme Montpellier H 157, sont de la main de Mannon et reproduisent des manuscrits de la cathédrale de Lyon, quand ce ne sont pas des œuvres de Florus. Tout se passe comme si Mannon avait voulu transmettre, à l'abbaye dont il était le prévôt, ce qu'il considérait de meilleur ou de plus utile parmi l'abondante bibliothèque de la métropole.

ut ce si mus ci clus

Anni huius epac con xiiii t
dñi. die tae. cur. pasch.

ccclxi.	iiii.	iiii.	vii.	non apt.	fv	vi. id ap.	lxxvii.
ccclxii.	v.	xi.	i.	viii. k apt.	ii	pr k ap.	xx.
ccclxiii.	vi.	xxii.	ii.	id apt.	i.	xii k on.	xxi.
B ccclxiv.	vii.	iii.	iiii.	non apt.	vi	pr non ap.	xvi.
ccclxv.	viii.	xiiii.	v.	xi. k apt.	iii	xvi k ap.	xviii.
ccclxvi.	viiii.	xxv.	vi.	iii id apt.	ii	xvi k on.	xx.
ccclxvii.	x.	vi.	vii.	iiii. k apt.	vi	k ap.	xvi.
B ccclxviii.	xi.	xvii.	ii.	xiiii. k mai.	vi	xii k on.	xvi.
ccclxviiii.	xi.	xxviii.	iii.	vii. id apt.	iii	pr id ap.	xviii.
ccclxx.	xiii.	viiii.	iiii.	vi. k apt.	vii	v k ap.	xv.
ccclxxi.	xiiii.	xx.	v.	xvii. k mai.	vi	xv k on.	xvi.
B ccclxxii.	xv.	i.	vii.	pr non apt.	iiii	vi id ap.	xviii.
ccclxxiii.	i.	xii.	i.	viii. k apt.	ii	pr k ap.	xxi.
ccclxxiiii.	ii.	xxiii.	ii.	pr id apt.	viii	id ap.	xv.
ccclxxv.	iii.	iiii.	iii.	k apt.	iiii	non ap.	xviii.
B ccclxxvi.	iiii.	xv.	v.	xii. k apt.	ii	vi k ap.	xx.
ccclxxvii.	v.	xxvi.	vi.	v. id apt.	i	xvii k on.	xxi.
ccclxxviii.	vi.	vii.	vii.	iiii. k apt.	v.	k. ap.	xvii.
ccclxxviiii.	vii.	xviii.	i.	xv. k mai.	iiii	xi k on.	xviii.

*Iste xviii ap. adio
electio imperio quando sup
stice beate monog...
sio epo. cu xiiii la paco xviii
dionis summo id vni k ap
t ex uenise translatio
pate. insubsequens domem
diom...
locu k ap ipse est B
vni...
Iste est xc iii ap
adio electio imperio
quando xiiii lun
mo
pate cu xiiii
die mon sit par muthi qui est v id ap die domini co con*

*grrd in sequentē septimana dilicoa feltae. trau do
muni cu pascha xxv diem enar pas muthi qe xvi. kmis
solemniter agendur. ipre d aur uolentiam om
pissimi impenetoris annur. supstato sic uenise*

Fig.3: Roma, B. Vallicell., E.26, f.19v
Cyclus paschalis pour les années 361-379AD; notes n°6, 7 et 8

Initialement portées dans l'espace laissé libre sur la droite de la page, ces notes ont été grattées et retranscrites dans la marge de gauche lorsqu'ont été ajoutées les trois colonnes de droite — sauf la fin de la note 8, restée intacte (cf. le raccord sur *contigisset*, fig. 2).

UI CE SI MUS PRI MUS CI CLUS

ANNI DNI.	DIE	MENSES	DIEBUS	pasch.
B cccLxxx.	viii.	nulle.	iii.	pnōn apt. i. p̄r id̄ xp̄ xxi
cccLxxxi.	viiii.	xi.	iiii.	oviii. k̄apt. v. vk̄xp̄ xvii
cccLxxxii.	x.	xxii.	v.	id̄ apt. iii. xv k̄on̄ xviii
cccLxxxiii.	xi.	iii.	vi.	iiii. id̄ apt. i. vid̄ xp̄ xxi
B cccLxxxiiii.	xii.	xiii.	k̄ i.	xik̄ apt. vi. viii k̄apt. xvi
cccLxxxv.	xiii.	xxv.	ii.	iiii. id̄ apt. v. id̄ xp̄ xvii
cccLxxxvi.	xiiii.	vi.	iii.	iii. k̄ apt. ii. nō xp̄ xx
cccLxxxvii.	xv.	xvii.	iiii.	xiiii. k̄m̄ai. i. vii k̄on̄ xxi
B cccLxxxviii.	i.	xxviii.	vi.	vii. id̄ apt. vi. vid̄ xp̄ xvi
cccLxxxviiii.	ii.	viiii.	vii.	vi. k̄apt. iii. <small>In teo annus xiiij. consularis ei. vi. & uelentiam ienae nū a xy anno. a boni. cccL. annus.</small>
cccLxc.	iii.	xx	i.	xvii. k̄m̄ai. ii. <small>In teo annus xiiij. consularis ei. vi. & uelentiam ienae nū a xy anno. a boni. cccL. annus.</small>
cccLxci.	iiii.	i.	ii.	prō id̄ apt. vi. viii id̄ xp̄ xvi
B cccLxcii.	v.	xii.	iii.	viii. k̄apt. iii. <small>In teo annus xiiij. consularis ei. vi. & uelentiam ienae nū a xy anno. a boni. cccL. annus.</small>
cccLxciii.	vi.	xxiii.	v.	prō id̄ apt. vi. viii id̄ xp̄ xvi
cccLxciiii.	vii.	iiii.	vi.	k̄ apt. vii. <small>In teo annus xiiij. consularis ei. vi. & uelentiam ienae nū a xy anno. a boni. cccL. annus.</small>
cccLxcv.	viii.	xv.	vii.	xii. k̄ apt. iii. viii k̄xp̄ xviii
B cccLxcvi.	viiii.	xxvi.	ii.	v id̄ apt. iii. id̄ xp̄ xviii
cccLxcvii.	x.	vii.	iii.	iiii. k̄ apt. i. nō xp̄ xxi
cccLxcviii.	xi.	xviii.	iiii.	xv k̄ m̄ai. vii. xiiii k̄ on̄ xv

Fig.4: Roma, B. Vallicell., E.26, f.20r
Cyclopus paschalis pour les années 380-398AD; notes n°9 et 10

Les notes originales ont été laissées intactes dans l'espace de droite initialement vierge, aucun espace n'étant disponible à gauche pour les y retranscrire. Les trois nouvelles colonnes de données ont été ajoutées partout où c'était possible ; mais là où l'espace était déjà occupé par les notes, on s'est contenté d'insérer le chiffre de la féerie (col. 7) et l'on a renoncé à ajouter la date du dimanche de Pâques et l'âge de la lune ce jour-là (cols. 8 et 9).

... et si aias octavus aielas .
 ANNI IN EPAC COM XIII E
 ANI DIE TE CUR PASCH.

D XII.	VI.	nulle.	I.	Nō apl.	F vi. vii dō ap̄	LXXVI
D XIII.	VII.	XI.	II.	VIII k̄ apl.	iii. iii k̄ ap̄	XVIII
D XIV.	VIII.	XXII.	III.	I d̄ apl.	ii. xiii k̄ on	XX
B D XV.	VIII.	III.	V.	iii. Nō apl.	vii. iii. n̄ ap̄	XV
D XVI.	X.	XIII.	VI.	xi. k̄ apl.	iii. vii k̄ ap̄	XVII
D XVII.	XI.	XXV.	VII.	iiii. d̄ apl.	iii. xvii k̄ on	XVIII
D XVIII.	XII.	VI.	I.	iii. k̄ apl.	vii. p̄r k̄ ap̄	XV
B D XIX.	XIII.	XVII.	III.	xiii. k̄ mā.	vii. xiii k̄ on	XV
D XXI.	XIII.	XXVIII.	III.	vii. d̄ apl.	iii. iii d̄ ap̄	XVII
D XXII.	XV.	VIII.	V.	vi. k̄ apl.	i. iii n̄ ap̄	XXI
D XXIII.	I.	XX.	VI.	xvii. k̄ mā.	vii. xvi k̄ on	XV
B D XXIV.	II.	I.	KI.	p̄rō. Nō apl.	v. vii d̄ ap̄	XVII
D XXV.	III.	XII.	II.	viii. k̄ apl.	ii. iii k̄ ap̄	XX
D XXVI.	III.	XXIII.	III.	p̄rō d̄ apl.	i. xiii k̄ on	XXI
D XXVII.	V.	III.	III.	k̄ apl.	v. p̄r n̄ ap̄	XVII
B D XXVIII.	VI.	XV.	VI.	xii. k̄ apl.	iii. vii k̄ ap̄	XVIII
D XXVIII.	VII.	XXVI.	VII.	v d̄ apl.	ii. xvii k̄ on	XX
D XXX.	VIII.	VII.	I.	iiii. k̄ apl.	vi. p̄r k̄ ap̄	XVI
D XXXI.	VIII.	XVIII.	II.	xv. k̄ mā.	v. xii k̄ on	XVII

FINIT ANNIUS PRIMUS MAGNUS AB INCALNATIONE XPI Q̄E AB INITIO
 MUNDI ET I. DE DIE DO INEP. SEC̄D ANNIUS MAGNUS AB I.
 CARNA TIONE XPI.

Fig.5: Roma, B. Vallicell., E.26, f.23v
Cyclus paschalis pour les années 513-531AD (fin du premier *annus magnus*); note n°13

Poursuivant le travail commencé sur les notes n°s I-12, le transcripteur a reporté sur la gauche de l'année 520 AD la note que l'annotateur avait portée dans l'espace initialement libre sur la droite de la page, et qui a ensuite été grattée pour faire place aux trois nouvelles colonnes de données. Or cette note portait en réalité sur l'année 539 AD, figurant à la même hauteur sur la page en regard (f. 24r, fig. 6).

ANNI	DIE	DOMI	epae	con	xiiii	i	doct	lu
B 532	X	nulle	iiii	no apl	ii	iii	ii	lu xv
533	xi	xi	v	viii k ap	iii	vi	k ap	lu xvi
534	xii	xxii	vi	id ap	v	xvi	k m	l xvii
535	xiii	iii	vii	iii no ap	ii	vi	id ap	l xx
B 536	xiiii	xiiii	ii	xi k ap	vii	x	k ap	l xv
537	xv	xxv	iii	iii id ap	vi	prid id ap		l xvi
538	i	vi	iiii	iii k ap	iii	prid no ap		l xviii
539	ii	xvii	v	xiii k ma	ii	viii k ma		l xx
B 540	iii	xxviii	vii	vii id ap	vii	vi id ap		l xv
541	iiii	viii	i	vi k ap	iiii	prid k ap		l xviii
542	v	xx	ii	xvii k ma	iii	xii k ma		l xviii
543	vi	i	iii	prid no ap	vii	no ap		l xv
B 544	vii	xii	v	viii k ap	v	vi k ap		l xvii
545	viii	xxi	vi	prid id ap	iiii	xvi k ma		l xviii
546	viiii	iiii	vii	k apl	i	vi id ap		l xxi
547	x	xv	i	xii k ap	v	viii k ap		l xvii
B 548	xi	xxvi	iii	v id ap	v	prid id ap		l xvii
549	xii	vii	iiii	iii k ap	ii	prid no ap		l xx
550	xiii	xviii	v	xv k ma	i	viii k ma		l xxi

Fig.6: Roma, B. Vallicell., E.26, f.24r

Cyclus paschalis pour les années 532-550AD (début du second annus magnus)

Le second *annus magnus* ayant d'emblée été copié avec ses neuf colonnes de données, l'annotateur a estimé n'avoir pas la place de porter son annotation à droite de l'année 539 AD, et l'a portée à gauche, sur la page en regard (f. 23v, fig. 5), ce qui a plus tard provoqué son report en regard de l'année 520 AD.